

« De quel genre êtes-vous ? »

Je ne vous propose pas ce séminaire pour faire un débat sur les études de genre. Chacun peut avoir son opinion sur le sujet. Ce qui m'intéresse est comment, dans la pratique de la psychanalyse aujourd'hui, nous utilisons ou pas cette pensée exogène devenue fondamentale dans notre époque, et qui, qu'on le veuille ou non, révolutionne notre regard sur la question dite sexuelle par la psychanalyse.

Et savoir comment nous l'utilisons, pas seulement pour les minorités sexuelles ou pour les personnes dites LGBT, mais en quoi toute personne, tout un chacun, peut être concerné par ce nouveau paradigme.

C'est une pensée exogène puisqu'elle vient surtout de la sociologie et de la philosophie. C'est une pensée contemporaine : les jeunes patients que nous recevons nous parlent d'eux en termes de genre, et nous interrogent à ce sujet. C'est même parfois l'objet principal de leur demande d'analyse. Ainsi j'ai pu recevoir ces dernières années plusieurs patients qui formulaient une crainte de dysphorie de genre.

Je vous invite donc plutôt à une balade à travers les concepts, à la fois l'apparition de nouveaux outils, et la façon dont se trouvent modifiés certains concepts traditionnels. Et à travers la clinique, je vous proposerai, avec l'exemple du travestissement, ma propre élaboration de ces sujets, pour faire appel à vos élaborations personnelles.

Enfin, j'essaierai de penser ce que serait, au-delà du narcissisme primaire, un narcissisme de genre.

Je vois deux avantages à penser en termes de genre :

Le premier avantage est de dissocier le genre et le sexe, là où l'emploi du seul terme de sexuel a été une source de confusion constante dans la psychanalyse. Confusion entre le genre, masculin – féminin, l'orientation sexuelle, homo- ou hétérosexuelle, et les organes, mâles ou femelles. Traditionnellement dans la théorie analytique, le genre renverrait aux identifications, l'orientation sexuelle aux pulsions, et les organes à l'anatomie. L'amour est censé être lié aux pulsions, ce qui, comme on le voit dans la clinique, n'est pas toujours le cas. Il peut tout à fait y avoir une dissociation entre l'amour et les pulsions sexuelles.

Un exemple de cette confusion apparaît si l'on compare Dora et la jeune homosexuelle dans les écrits de Freud. Les deux sont qualifiées d'homosexuelles par Freud malgré la différence évidente de leurs positions sexuelles respectives. Certes la première est dite refoulée. Cette notion d'homosexualité refoulée constamment évoquée dans de nombreux textes analytiques fonctionne comme une interprétation sauvage qui pose problème. Nous verrons qu'elle dissimule généralement des problématiques de genre, et non d'orientation sexuelle.

Chez le Président Schreber, Freud parle aussi d'homosexualité refoulée, on dirait plutôt aujourd'hui forclosé. Or la phrase de Schreber sur laquelle il se fonde est qu'il serait beau d'être une femme en train de faire l'amour avec un homme. Vous entendez tout de suite qu'il ne s'agit pas d'un fantasme homosexuel, mais transgenre. Je vous

parlerai plus loin d'un patient qui n'est pas loin de Schreber et a aussi été qualifié de paranoïaque.

Le deuxième intérêt est de sortir de la notion de perversion, catégorie imposée au 19ème siècle sous l'emprise d'une pensée moralisatrice, qui a abouti à un diagnostic de structure, ou à un diagnostic d'être pour reprendre le terme de Pierre Delaunay. Là aussi, la conséquence a été grave : les homosexuels, et de façon générale toutes les minorités sexuelles, ont été considérées comme perverses par la médecine, la psychologie et la psychanalyse, tandis que les transgenres étaient considérés comme psychotiques.

A la fin des années 70, lorsque j'ai passé le concours de praticien hospitalier, j'ai dû apprendre que tout homosexuel était un malade pervers et j'aurais dû le marquer sur ma copie, faute d'être recalé si la question était posée. De nombreux psychanalystes ont continué à véhiculer des idées proches jusque dans les années 2000, et encore aujourd'hui, près d'un siècle après Jones, les psychanalystes peuvent s'enorgueillir d'être, avec les prêtres, ceux qui ont le plus de mal à affirmer leur homosexualité.

Si les mouvements homosexuels et LGBT ont fait qu'heureusement ce diagnostic de perversion ne leur soit plus appliqué, la notion s'est déplacée sur les soi-disant pervers narcissiques, tant la morale a toujours besoin de boucs émissaires et de diagnostics. La logique de la discrimination devrait rester étrangère à la psychanalyse, sinon comment traiter des personnes qu'on a commencé par discriminer ? Je rappelle ici mon rapport personnel au désaliénisme bonnaféen, qui lutte fondamentalement contre toute exclusion et toute assignation, vous en

trouverez l'acquiescement chez Jacques Lacan dans son très intéressant « petit discours aux psychiatres ».

Cela, c'est-à-dire rompre avec l'idée d'un être ou d'une structure perverse, n'empêche pas de conserver des outils conceptuels comme le déni ou le clivage, mais on les considère alors comme des mécanismes de défense et des mouvements du psychisme inconscient, non comme des assignations diagnostiques. Sortir du concept de perversion amène forcément à élaborer de nouveaux outils.

Quelques mots sur les études de genre :

Quelques conseils de lecture : Elizabeth Roudinesco (« Soi-même comme un roi. Essai sur les dérives identitaires »), Éric Marty (« Le sexe des modernes. Pensée du neutre et théorie du genre »), et pour avoir un point de vue opposé : Paul Preciado, philosophe transgenre, dans son adresse aux psychanalystes de la Cause Freudienne intitulée par ce titre évocateur : « Je suis un monstre qui vous parle ».

D'abord une constatation : le monde est coupé en deux sur la question de la fluidité des genres. Voici une phrase extraite du Deutéronome, citée par Éric Marty : « Une femme ne portera pas un habit d'homme, et un homme ne mettra point un vêtement de femme ; car quiconque fait ces choses est en abomination à Yahweh, ton Dieu. »

Vous retrouverez cette position d'horreur de la transgression de genre, qui est donc à l'origine juive puis chrétienne, chez les islamistes, les talibans, les chiites iraniens, les hindous, mais aussi chez beaucoup de républicains des Etats-Unis, ou tout simplement chez de nombreux français. Dans les provinces de mon enfance, un

garçon un peu féminin se faisait traiter de « tapette » ou de « pédé », et souvent harceler. Ce n'est pas forcément une pensée ancienne opposée à la modernité, puisque vous trouvez l'inverse dans les cultures amérindiennes traditionnelles, mais aussi dans la France aristocratique du 17^{ème} siècle, comme nous le verrons tout à l'heure.

Des deux côtés, partisans et opposants à la fluidité du genre, se livrent une guerre sans merci : persécutions des minorités sexuelles ou des déviances de genre dans de nombreux pays, militantisme souvent agressif des mouvements LGBT contre les « suppôts du patriarcat » dans d'autres pays.

Les études de genre, initiées aux Etats-Unis par Judith Butler dans les années 70 et 80, sont au départ une reprise à l'américaine de la French Theory, c'est-à-dire des philosophes français alors très célèbres outre-Atlantique, tels que Foucault, Deleuze, Barthes, Derrida, auxquels il faut ajouter Lacan qui sera repris pour son concept de forclusion.

A cette French Théory, il convient d'inviter un linguiste anglais, Austin avec le concept du performatif : « Quand dire, c'est faire », qui vient ajouter au langage, et donc aux discours, un élément distinct du sens ou du signifiant, jusqu'alors prédominant dans la linguistique, et dans la psychanalyse. Le performatif, c'est quand le langage a une valeur d'acte. Pour Judith Butler, c'est comment toutes les identités sont construites par la répétition d'actes de langage, d'où l'idée, reprise à Derrida, de la déconstruction.

Roudinesco et Marty critiquent et même cherchent à invalider le performatif qui serait un concept non psychanalytique. Comme si la linguistique classique ou saussurienne avait été au départ psychanalytique ! La

plupart des psychanalystes français ne se sont pas intéressés au performatif, et aujourd'hui encore beaucoup s'y opposent fermement. Nous soutenons au contraire, dans ce séminaire, l'apport de l'exogène dans la psychanalyse. D'ailleurs, les gender studies sont issues de la sociologie et de la philosophie, et non d'un domaine qui prend en compte la question du sujet et de l'inconscient. Dès lors toute la question est : comment pouvons-nous les prendre en compte avec la subjectivité et l'inconscient, qui fondent notre pratique ?

Quelques pistes personnelles me sont revenues en écrivant ce séminaire : en arrivant à la Fédération dans les années 80, j'ai entendu pour la première fois parler du performatif avec Pierre Delaunay, à l'atelier Bris-Collages, et c'est ce concept qui lui a permis d'élaborer les Quatre Transferts, c'est-à-dire les quatre modalités du transfert en actes, qui sont devenus, je crois, un outil essentiel de pensée dans notre association.

Dans les mêmes années, j'ai assisté au séminaire de Jean Allouch, revenant des Etats-Unis avec le début des questions de genre, qui énonçait une idée très intéressante. L'enfant avait, disait-il, à faire à un moment donné une « déclaration de sexe » (nous dirions aujourd'hui une déclaration de genre), pour se dire fille ou garçon. Donc une déclaration tout à fait performative. Mais nous le verrons plus tard, une déclaration qui ne dit pas à l'enfant comment on est un garçon ou une fille, et c'est là tout le problème.

Lacan a essayé de résoudre la question avec les formules de la sexuation, dans le séminaire « Encore ». Mais ces formules séparent radicalement le masculin du féminin, affirment plutôt la radicalité de la différence des sexes, c'est-à-dire tout l'opposé de ce que disent les études de genre, pour lesquelles il existe une continuité, ou une fluidité.

Au fond, est-ce que nous n'avons pas tous été marqués par les discours sur le genre qui ont imprégné notre enfance et notre jeunesse, dans notre famille, dans notre proximité sociale, et dans la culture en général ? De quel genre étiez-vous ? Aviez-vous bon ou mauvais genre ? Comment vous sentiez-vous dans votre genre ? Annie Ernaux écrit à son propos dans « les Années » :

La photo en noir et blanc d'une petite fille. Elle va avoir 9 ans...tout révèle le désir de poser comme les stars dans Cinémonde ou la publicité d'Ambre solaire, d'échapper à son corps humiliant et sans importance de petite fille.

Une autre photo plus tard... une grande fille aux cheveux foncés. Sans doute elle ne pense qu'à elle, en ce moment précis où elle sourit, à cette image d'elle qui fixe la fille nouvelle qu'elle se sent devenir... Toute son énergie se concentre vers « avoir un genre ».

Je pense que nous avons tous intérêt à penser que nous avons subi, plus ou moins, une certaine forme de violence performative. Cette pression nous obligeait à tenir des positions caricaturales d'homme ou de femme, de garçon ou de fille, fût-ce au prix de la dissimulation ou du faux-self. Malheur à ceux qui n'étaient pas dans la norme, avec les conséquences dont je parlerai plus loin d'un défaut dans le narcissisme de genre.

Malgré la déclaration de sexe ou de genre faite dans notre enfance – « je suis un garçon, ou une fille » - aucun d'entre nous ne peut dire qu'il correspondait parfaitement à la définition d'un genre. D'abord et avant tout parce qu'une telle définition n'a jamais existé, alors même qu'elle se posait comme l'impératif énigmatique du grand Autre, comme un Signifiant obscur. C'est par cette voie de l'Autre

qu'on peut rejoindre Butler. Car évidemment, comme la psychanalyse l'a constaté dès le départ, le fait d'avoir des organes sexuels mâles ou femelles ne suffit pas à régler la question psychique.

De là, la possibilité de toutes les failles narcissiques. Je ne corresponds pas, ou je corresponds mal à la définition de mon genre, que je ne connais pas, mais dont je perçois les impératifs obscurs dans les discours qui s'adressent à moi. Par exemple, suis-je vraiment un garçon ? Suis-je un homme, un vrai ? Est-ce que j'ai assez de couilles ? Pas toujours, n'est-ce-pas ?

Combien de malheurs d'enfants, combien de harcèlements à l'école, combien de dissimulations, d'évitements, de faux-semblants, utilisent les enfants, puis les adolescents, puis les adultes, pour contourner ces questions. Autrement dit la mise en place de stratégies psychiques, conscientes ou inconscientes.

Passons à la clinique, celle donc du travesti, qu'on appelle aujourd'hui la drag-queen, ou le drag-King si c'est une femme, quand ils s'affirment de façon publique avec un souci artistique ou esthétique, mais ce n'est pas le cas, loin de là, de tous les travestis. J'ai choisi cette problématique, d'abord parce que je l'ai rencontré à plusieurs reprises dans ma pratique, c'est une position beaucoup plus fréquente qu'on ne le croit, souvent de façon isolée. Je l'ai choisie aussi parce qu'elle est à l'origine du premier travail de Judith Butler : « Trouble dans le genre ». Judith Butler écrit alors : « All gender is like drag, or is drag ». Il n'y a pas de genre naturel, mais une identification de genre, ou reprenant le terme de Lacan une « mascarade ». Le travesti, évidemment, questionne ces places du masculin et du féminin, beaucoup

plus d'ailleurs que le transgenre. Il révèle ce qu'il peut y avoir de mascarade dans chacun des genres.

Pour la psychanalyse traditionnelle, le travestissement relève du fétichisme, et donc de la perversion. Mais on pourrait aussi s'appuyer sur la théorie freudienne de la bisexualité, et le considérer d'une façon différente à partir des questions de genre et de ce concept de bisexualité psychique. Bisexualité qui n'est pas forcément un clivage.

D'abord cet homme dont je vous ai parlé dans un séminaire précédent sur le désaliénisme comme art de la sympathie, qui a passé une partie de sa vie entre la prison et l'hôpital. Classé selon ses nombreuses expertises médico-légales une fois pervers, l'autre fois paranoïaque.

En réalité, il avait un secret, qu'il vivait avec la plus profonde honte et donc dans un clivage radical. Cet homme machiste, violent, autoritaire, se transformait le soir en femme dans la plus totale solitude. Pour cela il se travestissait avec les vêtements féminins de luxe, pour la plupart volés, qu'il entassait par centaines dans un garage.

Les concepts classiques ne m'ont en rien aidé, ni pour la paranoïa qui l'entraînait dans des revendications et des procès permanents, ni pour le fétichisme ou pour ses comportements d'escroqueries multiples. Nous avons pourtant créé un lien profond, durable, il revenait toujours me voir, mais sans qu'aucune analyse soit possible.

Je suis persuadé aujourd'hui que seul l'abord par la question du genre aurait permis ce travail. Probablement aurait-il fallu que je le convainque davantage de parler de ce qui faisait l'objet de sa honte, son être-femme ou plutôt son

désir de paraître-femme, chez cet homme par ailleurs totalement hétérosexuel.

Il y a un rapport entre lui et le Président Schreber, dans ce refus absolu de révéler leur être-femme, comme s'il s'agissait d'être diffamé, « dit-femme ». Ce qui était inassumable pour Schreber, comme pour mon patient, était vraisemblablement cette pensée d'être dit-femme. Est-ce que la paranoïa en est une conséquence ? Ce n'est pas impossible. Judith Butler dirait qu'il faut retourner la honte dans la fierté par un retournement et une affirmation. Il pourrait en aller de même pour la position perverse, s'il s'agit de maintenir le clivage à tout prix pour que rien ne soit révélé. Le clivage ne vient pas de ce qu'il y a une position masculine et une position féminine qui seraient inconciliables, mais du fait qu'il faut maintenir le secret à cause de la honte pour le surmoi.

S'il s'agit de ne pas révéler cet être ou paraître-femme, de le maintenir absolument secret, alors il faut un clivage absolu ou une forclusion. Qui entraînent eux-mêmes des positions « perverses » (vols, escroqueries, mensonges), ou paranoïaques (projections, procès).

D'où cette hypothèse, si on part non pas des positions perverses ou paranoïaques qui apparaissent comme une conséquence, mais de la position de genre ; y a-t-il un autre abord thérapeutique possible ? Il serait alors nécessaire de reconnaître, d'accepter ce désir de paraître-femme (et non pas d'être qui serait le transgenre), puis d'analyser la honte comme un élément venu du dehors, du regard social ou familial, secondairement intégré au surmoi.

Il n'en a pas toujours été ainsi de la honte du travestissement. Et je vous invite à un cas clinique particulièrement intéressant, du 17^{ème} siècle, que Lacan cite dans son séminaire sur « l'objet de la psychanalyse » (séance du 15 juin 66). C'est l'histoire de l'Abbé de Choisy déguisé en femme, selon le titre de ses mémoires qu'il écrit à plus de 80 ans. Cet homme, quatrième d'une fratrie aristocratique, devient curé comme il est d'usage à cette époque pour les derniers garçons. Enfant, il a été habillé en fille par sa mère, et a joué ainsi avec le futur roi Louis XIV. Adulte, il s'habille en femme pour sortir le soir et pour draguer et séduire les femmes, lui aussi est parfaitement hétérosexuel. A cette époque, cela ne fait pas scandale, bien que tout le monde soit au courant de ses mœurs, et personne ne le traite de pervers. Au contraire, il mènera une vie très reconnue, écrivant de nombreux ouvrages de théologie, devenant académicien, fréquentant le roi et la cour, et vivant en pleine forme physique et morale jusqu'à un âge très avancé.

Il est intéressant de voir ce qu'en dit Lacan dans la séance du 15 juin 66 de son séminaire sur l'objet de la psychanalyse. Après avoir énoncé que les présentations de cas tournaient trop souvent au complot contre le malade, il considère l'abbé de Choisy comme un « pervers normal », mais surtout, citant Foucault, il remet en cause la notion même de perversion, laissant entendre que, peut-être il y a des pervers parce qu'il y a des gens pour les considérer comme tels. Propos que Judith Butler n'aurait certainement pas désavoués. Il conclut avec humour sur l'idée que les propos de l'abbé de Choisy « nous mettraient de nos jours littéralement la tête à l'envers, et nous pousseraient même à faire des choses aussi exorbitantes qu'une expertise médico-légale. »

Sur le plan clinique, il y a un passage de ses mémoires que je voudrais vous lire, car je le trouve extraordinaire de lucidité, et surtout il illustre de façon exemplaire ce que je cherche à vous dire sur le narcissisme de genre : « J'ai cherché d'où me vient un plaisir si bizarre. Le voici : le propre de Dieu est d'être aimé, adoré ; l'homme, autant que sa faiblesse le permet, ambitionne la même chose ; or, comme c'est la beauté qui fait naître l'amour, et qu'elle est ordinairement le partage des femmes, quand il arrive que des hommes ont ou croient avoir quelques traits de beauté qui peuvent les faire ailer ils tâchent de les augmenter par les ajustements des femmes, qui sont fort avantageux. Ils sentent alors le plaisir inexprimable d'être aimé. J'ai senti plus d'une fois ce que je dis par une douce expérience, et quand je me suis trouvé à des bals et à des comédies, avec de belles robes de chambre, des diamants et des mouches, et que j'ai entendu dire tout bas auprès de moi : « voilà une belle personne », j'ai goûté en moi-même un plaisir qui ne peut être comparé à rien, tant il est grand. L'ambition, les richesses, l'amour même ne l'égalent pas, parce que nous nous aimons toujours mieux que nous n'aimons les autres. »

Si vous lisez maintenant les interviews que le Monde a consacrés à des drag-queens françaises connus de la nuit parisienne, ce qui est intéressant, c'est que vous trouverez à peu près les mêmes paroles.

Je voudrais conclure cette partie clinique par la question du travestissement infantile, que j'ai rencontré à plusieurs reprises dans ma pratique. C'est l'enfant, en l'occurrence un garçon, qui, aussi souvent qu'il le peut se

déguise en fille avec les habits de sa mère ou d'une sœur. Ces garçons disent qu'ils rêvaient d'être une reine ou une princesse. Il n'y a pas de désir transgenre d'être une femme, mais le désir de ressembler à une femme, d'être aussi belle qu'une femme. Vous voyez qu'on retrouve là tout à fait les paroles de l'abbé de Choisy, et ceci indépendamment de l'avenir homo ou hétérosexuel du garçon en question. Vous connaissez tous cet exemple du film autobiographique de Guillaume Gallienne : « Guillaume et les garçons à table », qui développe cette même histoire.

Alors bien sûr, tout psychanalyste dira : « Mais n'est-ce pas là au départ le désir de la mère ? ». C'est ce que Winnicott laisse entendre pour un de ses patients dans « Jeu et réalité », c'est évident pour l'Abbé de Choisy que sa mère habillait en fille, mais ce n'est pas évident pour plusieurs analysants que j'ai rencontré où c'est l'enfant lui-même qui paraît faire un choix. Choix qui s'arrête d'ailleurs vers six ans quand la pression sociale et celle de l'école interviennent, mais qui restera dans l'inconscient. Evidemment, il est difficile de savoir quel était le désir inconscient de la mère ou du père.

Peut-on considérer ce désir de paraître-femme comme un désir aussi naturel qu'un autre ? Et, à l'envers, peut-on considérer que si ce désir est attaqué, moqué, injurié ou diffamé, par l'entourage ou par le surmoi, il entraînera des conséquences symptomatiques qui vont de la névrose à des formations « perverses » ou psychotiques. La position du psychanalyste ne sera pas neutre ni indifférente dans cette question, selon ses propres positions théoriques, entre la différence des sexes et la fluidité des genres.

Conclusion : le narcissisme de genre.

Il y a d'abord bien sûr le narcissisme primaire, très précoce chez l'enfant, qui est au départ non genré ou indifférent au genre. Narcissisme veut dire tout simplement l'amour de soi-même, qui fonde l'estime et la confiance en soi originelles. C'est important de rappeler cette définition simple, à une époque où le mot narcissique est utilisé à toutes les sauces, voire au contraire de son sens initial. Je ne vais pas en détailler ici les conceptions qui existent chez les différents auteurs, simplement constater que cette étape est fondamentale pour tout être humain. S'aimer soi-même n'est pas nécessaire à la survie, on peut vivre très vieux et sans maladie sans cet amour de soi, mais c'est sans aucun doute une injustice terrible pour celui qui manque de cet amour pour lui-même, et un trouble majeur pour la qualité de sa vie.

Le narcissisme de genre surviendrait plus tard, pendant cette phase où l'enfant va se déclarer garçon ou fille. Autrement dit, est-ce qu'il s'aime lui-même comme garçon, comme fille, ou comme agenré ou bigenré, peu importe, en tout cas dans le genre qu'il se choisit. Est-ce qu'il se sent en accord avec son genre ?

On a vu que cet amour était difficile, parce qu'il n'existe pas de définition unique du genre, qu'il n'y a pas de mode d'emploi, même si la culture propose des stéréotypes, et que garçon ou fille sont plutôt des signifiants obscurs, dont l'impératif vient plus de l'Autre que de soi-même. Au fond, nous pourrions penser que la construction de genre de chaque être humain résulterait d'un accord ou d'un compromis entre les choix d'identification du sujet, en particulier à la période œdipienne et ce qui lui vient de

façon performative par l'entourage ou la culture, c'est-à-dire du champ de l'Autre.

Beaucoup d'enfants, puis d'adolescents, auront le sentiment de ne pas correspondre suffisamment au genre qu'ils se sont attribué, d'être à ce sujet en défaut. Est-ce que je suis un vrai garçon, est-ce que je suis une vraie fille, quel est mon genre ?

Quelle que soit la réponse, il y aura toujours plus ou moins une incomplétude à accepter, qu'on peut peut-être d'ailleurs rattacher là à la castration symbolique de Freud, ou aux formules de la sexuation de Lacan, chez qui l'identification homme ou femme s'opère non par une affirmation, mais par une négation ou une double négation.

Il s'agira dès lors d'arriver à s'aimer, soi-même et dans son genre, avec cette incomplétude, mais aussi d'aimer les autres avec leur incomplétude, dans leur genre.

C'est là tout l'enjeu de cet amour d'objet qui vient équilibrer l'amour narcissique.